

<https://www.elcorreo.eu.org/Culture-Mapuche-L-HISTOIRE-DU-CHIEN-BLANC>

Culture Mapuche :L'HISTOIRE DU CHIEN BLANC

- Notre Amérique - Frère Indigène -

Date de mise en ligne : mardi 4 novembre 2025

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

Faire partie de la nature signifie être uni spirituellement aux éléments, aux animaux qui sont parfois choisis comme protecteurs à travers les rêves *pewma* pour protéger la personne qui a son *kutram* , un rôle spécifique dans la société mapuche.

Les grand-mères, les « *pillan kuse* », possèdent souvent un oiseau qui leur prédit les visites, les maladies ou les rencontres avec des inconnus qui joueront un rôle important dans leur vie. On les entend parfois dire qu'elles ont voyagé jusqu'à un certain lieu comme si elles étaient des oiseaux, qu'elles ne font plus qu'un avec l'esprit de l'oiseau pour connaître le lieu où elles ne sont jamais allées, et qu'elles se mettent aussitôt à décrire. Ces femmes âgées vivent seules en pleine campagne, sans même avoir accès à une revue, à une photo ou à Internet pour leur fournir des itinéraires ou des images.

On dit qu'il ne faut pas se limiter au corps, mais plutôt sortir de la main de l'esprit et l'écouter, le ressentir jusqu'à ne faire qu'un avec lui. Ce peuple vit en communion avec l'animal qu'il a choisi et enseigne que toutes les formes de vie possèdent une sagesse, qu'en les observant, on apprend d'elles et l'on s'instruit, si tel est son désir. C'est pourquoi le mot « mapuche » signifie « peuple de la terre », car ils en font partie intégrante.

Parmi les animaux choisis figure le chien, qui revêt également une signification ancestrale dans certaines régions. Il est l'esprit des volcans, qui apparaît parfois sous la forme d'un chien noir traînant une chaîne autour du cou pour avertir des dangers tels que la mort.

Les chiens étaient présents en Amérique du Sud bien avant l'arrivée des Espagnols. Environ seize espèces de canidés ont disparu, et au Pérou, il y a quelques années, des restes datant de dix mille ans ont été découverts. Au XVIII^e siècle, de grandes meutes de chiens ont été signalées dans diverses régions du continent, et à Arica, au Chili, des chiens momifiés, datant d'environ 500 à 1450 ans, ont été mis au jour. Ces chiens ressemblaient à des terriers et mesuraient entre quarante-six et cinquante-deux centimètres au garrot.

Depuis l'époque précolombienne, la Patagonie était également peuplée de petits chiens que les Mapuches appelaient *trewa*, ce qui signifie chien. Une race, le *munutru*, a survécu jusqu'au XX^e siècle et s'est progressivement croisée avec d'autres races. C'était un très petit chien au poil long et frisé sur le visage, d'où son nom *munutru*, qui signifie « *au visage laid* ». Une autre race était le chien de Fuégie, qui ressemblait à un renard, comme le berger des Shetland.

Dans la région des Pampas et en Patagonie, des restes datant de deux à trois mille ans ont été découverts, et dans le nord de l'Argentine, de quinze siècles avant l'arrivée des « [wingka](#) ». Apprécies pour leur loyauté et leur protection, on comptait au moins cinq chiens dans chaque foyer, et aujourd'hui encore, le chien est un animal précieux et respecté.

Tous domestiqués, ils étaient dressés à attaquer en silence. Selon les experts, les canidés d'Amérique du Sud sont originaires d'Amérique du Nord et se sont répandus en Eurasie par le détroit de Béring à la fin du Miocène, il y a sept à huit millions d'années, où ils se sont diversifiés en de multiples lignées. Puis, il y a 3,5 millions d'années, ils ont traversé le détroit pour gagner l'Amérique du Sud, un phénomène connu sous le nom de [Grand échange faunique interaméricain](#), qui aurait débuté il y a environ vingt millions d'années.

Au [mapuzungún](#), un groupe d'animaux est appelé *kullín*. Si une personne doit consacrer un ou plusieurs animaux

comme protecteurs ou guides lors d'une cérémonie, on les appelle *kawakawa kullín*. Selon la région, il peut s'agir d'une poule, d'un coq blanc, d'un agneau, d'un cheval ou d'une vache. Le choix dépend également du *kvime*, le don que possède le *longko* ou *machi*, l'autorité spirituelle du *lof* (communauté), et la personne choisit aussi son *machive*, l'interprète du *machi*. La personne communique avec l'esprit de l'animal par l'intermédiaire du *pewma* (un instrument rituel mapuche) pendant plusieurs nuits. Au moment de la cérémonie, des fils d'une couleur particulière sont placés autour du cou ou des pattes de l'animal choisi. Des instruments mapuches tels que le *kultrún*, le *pivilka* et le *kaskawilla* sont joués pour donner de la force à l'animal, et en même temps, on invoque sa protection et sa bonne fortune. Tout mal sera reçu et libéré par l'animal.

Si un animal non consacré, comme un chien, apparaît lors d'une cérémonie mapuche, il doit être éloigné, car il pourrait représenter une force négative. Dans certaines communautés, les chiens sont tout simplement rejetés. Concernant le bétail, un taureau noir est consacré dans une région aride ; il attire la pluie, bénéfique aux récoltes. Un taureau blanc est associé au beau temps. Tous deux sont soignés par la communauté.

D'autres récits oraux enseignent qu'un animal peut aussi être choisi par le biais d'un *pelón perimontún*, une vision fugace, un esprit qui se manifeste physiquement pour guider. Les *nutrám* sont des témoignages transmis généralement au sein de la communauté, en privé, où des expériences similaires sont comprises et partagées. Les anciens pensent que pas tous les non-Mapuche (*winka*) comprennent leurs récits, car il arrive souvent que, après s'être sentis suffisamment en confiance pour raconter leur vie et leurs expériences, l'interlocuteur leur demande avec moquerie quelle boisson alcoolisée ils avaient consommée au moment des faits, ou finisse par les supplier de révéler l'hallucinogène pour pouvoir aller le chercher.

Le *pelón perimontún*, qui semble exempt de toute influence néfaste, est lié à un sentiment d'harmonie avec son environnement et même avec son enfance. C'est ce qui est arrivé il y a quelques années à Don Jorge Carriqueo, déterminé à retourner à Paso de los Molles, le lieu de son enfance. Là-bas, les collines se ressemblent toutes, parsemées de peupliers dans chaque petite vallée, un motif qui se répète à l'infini. Après avoir traversé une colline, Carriqueo était certain qu'à la suivante, il retrouverait un paysage familier, celui de son enfance. Pourtant, les heures s'écoulaient sous un soleil radieux et sans nuages. Le vieil homme, qui souhaitait retourner à l'endroit où il avait vécu jusqu'à l'âge de onze ans, marchait d'un pas vif. En chemin, jetant de temps à autre un regard à ceux qui avaient courageusement décidé de l'accompagner, il racontait comment, à cet âge-là, il avait dû quitter cet endroit sans rien d'autre que les vêtements qu'il portait. Sa mère lui avait même confectionné des sous-vêtements avec de la toile de sac à farine.

Il marchait d'un pas vif, avançant d'un pas décidé, comme s'il connaissait le chemin par cœur ; mais ce n'était qu'une supposition. Après plusieurs heures de marche à travers la campagne, il s'arrêta enfin, contempla l'horizon et admit être désorienté. Dans ce paysage où, à 180 degrés, on voyait le double de collines et de broussailles rases, rien, même avec une vue perçante, ne laissait deviner la présence d'un autre être humain. Un long silence s'installa, et le voyant si calme, il n'y avait aucune raison de lui en vouloir, bien qu'il fût évident que les gourdes étaient vides et que le véhicule qui les avait accompagnés était abandonné quelque part.

Carriqueo et les autres poussèrent un soupir de soulagement en entendant un chien aboyer. Le grand-père lança aussitôt sa phrase rassurante habituelle : « *S'il y a un chien, c'est qu'il y a des gens* ». Au loin, un chien blanc et hirsute surgit des hautes herbes, aboyant sans cesse en courant vers le groupe égaré. Quelqu'un demanda à Carriqueo s'il avait eu un chien lorsqu'il vivait là enfant, et il répondit aussitôt, avec une certaine évidence, que oui, il avait eu un chien blanc et hirsute nommé Colón. Un autre silence s'installa.

Il trottina devant, tel un vieillard, pour aller à la rencontre du chien, affirmant que le sien lui ressemblait trait pour trait. Le chien était bien nourri, et son long pelage brillait au soleil. À sa vue, l'animal l'accueillit avec enthousiasme, remuant joyeusement la queue, comme s'il le connaissait. Carriqueo le salua à son tour, l'appelant Colomb, avec une

joie et une excitation débordantes. Les autres aventuriers, malgré tous leurs efforts pour le toucher, n'y parvenaient pas ; il s'éloignait aussitôt et revenait en jouant en rond. Ils marchèrent ainsi pendant encore un quart d'heure, suivant le petit chien qui reniflait le sol comme à la recherche d'une odeur familière, levant la tête et aboyant, comme pour dire : « Par ici ! » Les autres marcheurs, dont l'expression avait déjà changé, espéraient qu'à un moment donné, le véritable propriétaire du chien hirsute apparaîtrait – un vacher, sans doute – ou qu'ils apercevraient une modeste maison, des gens, le genre de choses qu'on espère voir quand les choses se compliquent.

Le point d'eau où le chien s'était sali les pattes en buvant leur permit de remplir les bouteilles de soda vides. Un peu plus loin, Carriqueo dit : « *La voilà* ». Ils descendirent dans une petite vallée et découvrirent les ruines, les fondations en adobe de sa maison d'enfance. Le vieil homme dut discrètement essuyer ses yeux embués. Soudain, quelqu'un remarqua la disparition du chien ; il était introuvable, et il n'y avait aucune trace de ranch, de personnes, ni de quoi que ce soit. Ils revinrent tous, perdus dans leurs pensées, confus, émus, cherchant des explications qui ne se présentaient pas, même après avoir consulté *Google Maps*.

Le retour fut rapide. Après un long moment de silence, à examiner chaque centimètre des briques d'adobe, à écouter attentivement le chant des oiseaux et à entendre les gargouillis des estomacs vides, Carriqueo reprit ses repères et trouva rapidement le chemin menant à l'école rurale. Là, il raconta fièrement comment, en trois ans, il avait appris les mathématiques, la lecture et l'écriture sans faute d'orthographe. Ils passèrent devant le *tumulus où reposaient les restes d'un longko* (chef mapuche) et, si personne ne les avait dérangés, ceux du *machi* (guérisseur mapuche) du village. Ils marchèrent encore un peu, passant devant le vieux cimetière où se dressaient encore quelques croix de bois grises. Au loin, ils aperçurent un petit point gris : la voiture qui les attendait depuis six heures.

La spiritualité ne connaît pas de frontières, n'est pas une propriété privée, ni exclusive. Des histoires similaires existent dans d'autres nations, avec d'autres animaux, et même avec le vent qui murmure des chants. La nature se manifeste à travers un *pewma* , ou, comme ici, un *perimontún* , aidant à renforcer les racines et à se retrouver.

Carina Carriqueo* pour [Página 12](#)

[[Página 12](#). Buenos Aires, le 3 octobre 2025

***Carina Carriqueo**, chanteuse, auteur et diffuseuse de la culture mapuche. [Site officiel](#)